

I

M. Livingstone trouvait effarant que Roberta Twist ait baptisé son fils unique Oliver à l'église presbytérienne de Saint-Andrew. Non pas qu'il ait eu une dent contre les paroissiens de ladite église, ou même contre sa hideuse coupole ; il considérait simplement qu'il fallait une sacrée dose de cynisme pour abandonner du lundi au vendredi un garçon appelé Oliver Twist devant la porte de sa boutique.

Edward Livingstone exerçait le métier de libraire depuis un si grand nombre d'années qu'il ne les comptait plus. Ce n'était pas chez lui une vocation, mais plutôt une question de survie : il s'entendait mieux avec les livres qu'avec les humains. Encore que cette dernière observation soit sujette à caution, dans la mesure où il arrivait que même le plus renfrogné des libraires fasse des exceptions.

Moonlight Books occupait un vieil immeuble à un étage dans une petite rue du quartier du Temple. Elle voisinait avec un magasin de chaussures pour hommes qui avait connu son heure de gloire dans les années

vingt du siècle passé, et l'échoppe d'un tailleur si vieux que la majorité de ses clients n'avait plus besoin de ses services. Pour autant, M. Livingstone n'avait rien contre le fait que sa boutique se trouvât dans une rue peu passante, estimant que, sans une part de mystère, la vie était dénuée d'intérêt.

Avec sa devanture entièrement peinte en bleu, MOONLIGHT BOOKS offrait une vue pimpante depuis la rue. Derrière la vitrine impeccable, tout un assortiment de livres attirait avec plus ou moins de succès le regard des badauds. Bien que M. Livingstone ne s'occupât pas personnellement de disposer les livres sur les présentoirs, ceux-ci devaient recevoir son approbation, laquelle s'accompagnait généralement d'un petit grognement. Quand un client poussait la porte, munie d'une poignée en forme de plume, il était accueilli par le tintement d'un carillon au timbre singulier.

À quarante ans et des poussières, Edward Livingstone avait organisé sa boutique selon sa propre philosophie littéraire : les classiques en bas et les auteurs contemporains à l'étage, avec les traités de philosophie, ouvrages sur les voyages, de théologie, d'histoire, etc., de sorte que pas même les auteurs les plus récents ne pouvaient échapper au regard scrutateur des Aristote, Plutarque, Thucydide, Voltaire, Rousseau ou Kant, et autres gardiens de la modernité. Avec leurs parquets cirés usés par le temps, leurs murs aux tons passés tirant sur le violet, et leurs énormes rayonnages couverts de livres, les deux niveaux de la librairie étaient reliés par un escalier en colimaçon doté d'une superbe rampe en fer forgé. Selon M. Livingstone, pour pouvoir savourer

les auteurs du premier, il était indispensable d'avoir lu une grande partie de ceux du rez-de-chaussée. Et bien qu'il ne fît jamais aucune remarque à voix haute sur son extraordinaire escalier de style Art nouveau, ceux de ses clients ayant un tant soit peu le sens de l'observation ne pouvaient pas ne pas remarquer la volupté avec laquelle il laissait courir ses doigts sur sa rampe à motifs végétaux.

Il fallait lever la tête vers le ciel par une nuit étoilée pour comprendre d'où la librairie tenait son nom. Une verrière en forme de pyramide couronnait majestueusement le vertigineux plafond du premier étage. Durant la journée, si souvent pluvieuse à Londres, elle laissait à peine passer la lumière, mais quand la nuit était limpide, pour peu qu'on prît la peine de lever le nez vers les poutres et les chevrons, on obtenait une vue féérique du ciel illuminé par la lune et les étoiles. En dehors de l'escalier en colimaçon, le propriétaire de Moonlight Books considérait sa verrière comme l'un de ses biens les plus précieux.

Lointain parent de l'explorateur écossais qui avait découvert les sources du fleuve Zambèze – appelées « chutes Victoria » – Edward Livingstone avait choisi de s'en tenir aux aventures beaucoup moins périlleuses qu'offrait la lecture de ses livres préférés, plutôt que de marcher dans les traces de son illustre ancêtre. Comme tout bon libraire, son Monde était sa librairie ; son État, la lecture ; sa Constitution, l'index alphabétique des titres et auteurs qu'il avait répertoriés dans sa base de données informatique, même s'il était capable de locali-

ser de mémoire n'importe quel ouvrage, y compris dans les plus mauvais jours.

C'était un mardi quand, avec sa logique implacable d'enfant de huit ans, *Oliver Twist* avait ébranlé les principes jusque-là infrangibles de M. Livingstone. On était en novembre et le soir tombait rapidement. Les lumières de la boutique étaient allumées, et trois personnes furetaient parmi les nouveautés exposées au rez-de-chaussée, faisant craquer le vieux plancher ciré sous leurs pas.

Cet après-midi-là, Edward Livingstone était d'humeur maussade après avoir monté et descendu son superbe escalier un nombre de fois incalculable pour mettre en rayons les nouveaux arrivages. Épuisé, il se laissa choir sur l'un des deux sofas du premier étage.

— Vous devriez embaucher quelqu'un pour vous donner un coup de main, déclara la petite voix flûtée d'*Oliver Twist*, installé avec son sac à dos et ses livres d'astronomie dans le coin Histoire, sa section préférée.

— Et toi, tu devrais rentrer chez toi, bougonna M. Livingstone.

Oliver, dont la mère ne passait jamais le chercher avant l'heure de la fermeture, haussa les épaules et se replongea dans un énorme traité sur les lunes de Jupiter. Il était habitué à la brusquerie du libraire, tout comme ce dernier était habitué à sa présence au premier étage.

Chaque jour, après l'école, il retrouvait Clara, la fille au pair des Twist, qui lui donnait son goûter et l'accompagnait en silence jusqu'à Moonlight Books. Oliver ne savait pas précisément quelles étaient les obligations de

Clara, mais ce qui était sûr, c'est qu'il n'en faisait pas partie. L'employée de maison s'arrangeait toujours pour se débarrasser de lui le plus vite possible et sans décrocher un mot. Oliver avait l'impression d'être un paquet. Car quelle personne sensée aurait fait la conversation avec un paquet ?

M. Livingstone n'avait rien contre Oliver, qui lui faisait l'effet d'être doté d'un solide bon sens, contrairement aux quelques dizaines de clients qui franchissaient le seuil de sa librairie chaque jour. De sorte qu'il tolérait patiemment ses manies d'enfant surdoué. En revanche, il soupçonnait Mme Twist de faire partie de ces gens qui attisaient la haine de Dickens parmi les écoliers. Il était intimement convaincu que les couples modernes stigmatisaient Dickens et promouvaient la lecture d'auteurs soumis à l'influence pernicieuse des Français. Roberta Twist était une avocate belle comme la Reine des neiges, et si peu encline à la compassion qu'elle pouvait abandonner chaque jour son fils sans états d'âme. Le libraire n'avait que faire du quotient intellectuel d'Oliver, mais il savait apprécier à leur juste valeur les remarques du garçon.

Un jour, à l'époque où Edward croyait encore que la présence d'Oliver au magasin n'était que transitoire, il lui avait demandé pourquoi il passait ses après-midi à la section Histoire.

— Tu ne préférerais pas jouer au quidditch avec tes amis ?

— Je n'ai pas d'amis, avait répondu le gamin, assis par terre, parmi des piles de livres.

— Vous n’avez pas besoin d’être amis pour jouer ensemble, fit remarquer M. Livingstone, conscient que son propre agenda n’était pas bien épais.

— Je me sens bien ici.

Ce même jour, le libraire rappela une fois de plus Mme Twist à l’ordre.

— Vous ne pouvez pas laisser votre fils ici chaque après-midi.

— Combien voulez-vous ? répondit d’un ton hautain la Reine des neiges, pour qui tout pouvait s’acheter en ce monde.

— Ceci est une librairie. Pas une garderie.

— Oliver est un client. Il ne salit pas, ne dérange pas, ne mord pas, résuma-t-elle avant de ressortir, son smartphone dans une main et son attaché-case dans l’autre.

Son fils avait haussé les épaules et l’avait suivie dehors, rouge de honte. Le lendemain, il avait expliqué à M. Livingstone que c’était lui qui avait eu l’idée de passer ses après-midi chez Moonlight Books, contre l’avis de ses parents.

— Ils m’ont inscrit à un tas d’activités extrascolaires, mais je n’en aimais aucune. Alors, je me suis arrangé pour me faire renvoyer.

— Comment ?

— En faisant semblant de dormir pendant les cours. Les psychologues déconseillent aux parents d’inscrire leurs enfants à des activités qui ne les intéressent pas. Moi, la seule chose que j’aime, c’est explorer l’univers.

Edward, qui ne croyait plus aux vertus de la psychopédagogie depuis belle lurette, ne chercha pas à

remettre en question le bien-fondé de ses explications. Cependant, il voulait comprendre pourquoi le garçon avait jeté son dévolu sur sa librairie.

— Je n'ai pas beaucoup d'ouvrages d'astronomie.

— Non, mais d'ici, on peut voir les étoiles quand la nuit tombe, lui répondit Oliver.

Il ne pouvait pas reprocher au garçon d'aimer ce lieu que lui-même considérait comme son seul refuge sur terre.

Mais ce n'était pas pour cette raison que M. Livingstone cessa d'objecter la présence d'Oliver des heures durant dans sa librairie – objections que Roberta Twist balayait de toute façon d'un revers de main. Ce n'était pas non plus à cause de son amour respectueux des livres, ou son admiration pour la verrière pyramidale. Non, c'était par la force de l'habitude qu'Oliver Twist avait fini par faire partie du décor de Moonlight Books. Chaque jour, après l'école, il montait s'asseoir sur le plancher grinçant, sortait ses trésors de son sac à dos (cartes du ciel anciennes, boussoles, livres, papier et crayons de couleur) et s'immergeait avec bonheur dans l'immensité de l'univers. Ce cérémonial s'était répété si souvent qu'il s'était inscrit dans le quotidien de M. Livingstone, au point que ce dernier avait regretté sa présence lorsque Oliver avait été retenu à la maison par la grippe une semaine durant.

Edward avait les reins moulus. Il remua les pieds et se rendit compte que ses jambes tremblaient encore d'avoir fourni tant d'efforts. Il pesta en silence contre la décrépitude qui guettait les libraires vieillissants. Le temps était peut-être venu, en effet, d'embaucher

quelqu'un de plus jeune pour l'aider à garnir les rayons et transporter des livres de haut en bas de son magnifique escalier en colimaçon.

— J'espère que tu ne te réfères pas à toi-même, lança M. Livingstone à Oliver quand ce dernier lui en fit la suggestion.

— Non. J'ai besoin de tout mon temps si je veux devenir...

— ... l'astronaute le plus jeune du monde. Oui, je sais.

— Vous devriez embaucher un étudiant. Ils sont forts et ils cherchent des jobs à mi-temps.

— Je n'ai pas pour habitude de suivre les conseils d'un gamin de six ans.

— Huit ans, deux mois et trois semaines.

— Peu importe, grommela M. Livingstone en lisant le titre du livre que son interlocuteur tenait à la main. C'est moi qui décide ici, et pas un astronaute en herbe qui rêve de conquérir les lunes de Jupiter.

S'il y avait un carillon qui rendait un son lugubre à fendre l'âme, c'était bien celui de Moonlight Books. Son tintement signalait l'arrivée de nouveaux clients ou le départ de ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Edward Livingstone songea qu'il devait descendre et surveiller la caisse.

Le libraire se leva dans un douloureux craquement d'articulations, et descendit une fois encore son précieux escalier. S'étant assuré que tout était en ordre, il porta son regard sur son présentoir de prédilection. Tout le rez-de-chaussée de Moonlight Books était consacré aux classiques, à l'unique exception des livres illustrés, le

péché mignon de M. Livingstone. C'était plus fort que lui ; malgré, ou peut-être à cause de toutes ces années consacrées à l'érudition et à l'exploration littéraire, il ne pouvait résister au pouvoir d'attraction des illustrations, que ce soient celles des derniers catalogues des éditeurs ou des planches originales de livres anciens. Sur une énorme desserte, les dernières publications de Benjamin Lacombe, Tim Burton, Iban Barrenetxea, Sara Morante, Charlotte Voake, Stephen Biesty ou Quentin Blake côtoyaient allègrement des livres d'art consacrés à Maurice Sendak, George Barbier, Alphonse Mucha, Toulouse-Lautrec ou Gustave Doré. Échappant à la discipline de fer à laquelle M. Livingstone soumettait ses chers livres, cette section était la plus indomptable et la plus sauvage de toutes. Terre de personne et de tout le monde, on y rencontrait des peintres, dessinateurs, graveurs, publicistes, designers et autres illustres enragés du pinceau.

Au centre de la table qui abritait ces trésors, un petit piédestal supportait une vitrine doucement éclairée. À l'intérieur, M. Livingstone avait exposé le journal de bord de son ancêtre explorateur : *observations cartographiques, zoologiques, botaniques et géologiques du sud de l'Afrique (1849-1851)*. Il s'agissait du cahier original manuscrit de David Livingstone, dont le libraire avait hérité d'une tante célibataire dix ans auparavant. Edward y tenait comme à la prunelle de ses yeux, au point qu'il avait refusé, malgré ses protestations, de soulever Oliver, qui n'était pas assez grand, pour qu'il puisse admirer de ses propres yeux la merveille exposée dans la châsse de verre.

Était-ce à cause de ce petit îlot d'anarchie dérivant parmi les eaux bien ordonnées de sa librairie, ou parce qu'il n'avait jamais remporté le prix Scrooge du libraire le plus grognon de l'année, bien qu'ayant été nommé à trois reprises ? Toujours est-il que la ride qui s'était creusée sur le front de M. Livingstone s'aplanit lorsqu'il décida, pour une fois, de suivre les conseils d'un mioche, et alla accrocher une pancarte à la porte de Moonlight Books : ON RECRUTE AUXILIAIRE.

2

Agnes Martí réprima un douloureux soupir quand elle consulta son compte en banque en ligne. Cela faisait trois mois qu'elle était à Londres, et elle n'avait toujours pas trouvé d'emploi stable.

— Je pars, avait-elle dit à ses parents avant de quitter sa Barcelone natale. Le travail précaire et les coupes budgétaires, ça va comme ça. J'en ai assez des fouilles archéologiques de printemps et de devoir frapper à toutes les portes pour quémander du boulot.

Ses parents, plus tristes qu'impressionnés par son discours héroïque, acquiescèrent sans conviction. Ils n'étaient pas certains d'avoir le courage d'affronter le syndrome du nid vide.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire là-bas ?

— J'aimerais travailler dans un grand musée. Comme le British Museum.

Agnes prononça ces deux derniers mots d'une voix à peine audible. N'étant pas du genre à se faire des films, elle savait que le British Museum était hors de portée. Mais peut-être trouverait-elle le courage de réaliser ses

rêves les plus fous si elle osait les formuler. Elle n'était pas une adepte de la philosophie *new age*, mais tous les êtres humains ont besoin de croire à leur bonne étoile.

C'était le paysage crépusculaire et les eaux ondoyantes d'Oxyrhynque qui lui avaient donné l'idée d'aller tenter sa chance à Londres. Agnes était diplômée d'archéologie, et depuis cinq ans, elle participait à des fouilles saisonnières sous la direction du professeur Josep Padró. Située au sud-ouest du Caire, Oxyrhynque, jadis appelée Per-Medjed, était une ancienne capitale de Haute-Égypte qui avait connu son heure de gloire culturelle et commerciale à l'époque hellénistique, puis décliné après l'invasion arabe, au VII^e siècle. L'Université de Barcelone, la Société catalane d'égyptologie et le Service des antiquités égyptiennes y menaient conjointement une mission archéologique. Les sites, la conservation des structures, les nouvelles découvertes ainsi que les recherches relatives à l'époque hellénistique étaient les chants de sirène qui chaque année ensorcelaient Agnes. À la tombée du jour, une fois sa journée terminée, quand la poussière retombait doucement sur le profil des excavations, l'archéologue aimait se promener parmi les ruines et admirer les couleurs extraordinaires de l'Afrique. Elle s'imaginait Flinders Petrie empruntant ces mêmes sentiers caillouteux un siècle plus tôt, dans les années 1920.

Il n'était pas bien difficile de se laisser emporter par le romantisme de l'archéologie, la chaleureuse camaraderie qui régnait sur le site et l'enthousiasme de leur professeur. Mais chaque été, quand les fouilles s'ache-

vaient et qu'Agnes rentrait à Barcelone, la dure réalité reprenait le dessus : elle avait eu beau perfectionner son anglais, elle n'avait toujours pas d'emploi stable, elle vivait chez ses parents, et presque tous ses amis archéologues avaient émigré, les autres s'efforçant de vivoter de petits boulots. Elle avait bien songé à devenir enseignante, mais elle était claustrophobe et craignait de ne pas supporter d'être enfermée dans une salle de classe. C'est pourquoi, pour ne pas succomber à la morosité estivale, elle rédigeait des comptes rendus sur les fouilles d'Oxyrhynque. À ce jour, elle avait publié trois articles, dont l'un avait été remarqué par le professeur Josep Padró et plusieurs autres chercheurs émérites. Bien sûr, cela ne suffirait pas à lui ouvrir les portes du British Museum, mais elle s'en serait voulu à mort de ne pas essayer.

Depuis qu'elle était arrivée à Londres, elle avait fait jouer ses contacts jusqu'à la limite du supportable. Elle connaissait par cœur l'adresse d'une demi-douzaine d'agences de recrutement et déposait systématiquement son CV dans les musées qu'elle visitait. Personne ne semblait avoir besoin d'une archéologue spécialiste de l'Antiquité. Pas même dans les recoins les plus improbables de l'Angleterre.

— Nous n'avons pas de projets archéologiques à Stratford-upon-Avon¹, lui avait dit le plus sérieusement du monde la femme aux cheveux blancs et aux lunettes d'écaille qui avait daigné lire son CV au deuxième étage de la British Library.

1. Ville natale de Shakespeare.

— Je ne tiens pas spécialement à faire des fouilles.

— Excusez-moi, mais je ne comprends pas pourquoi vous voulez travailler avec nous. Ceci est la Shakespeare Society, vous l'aurez remarqué.

— Peut-être auriez-vous un manuscrit à retrouver ?
Ou à dater ?

— Nous travaillons avec des linguistes et autres espèces rares, mais pas avec des archéologues.

— Et des historiens ?

— Pour cela, il faudrait consulter les annales, rit la femme, pas mécontente de son trait d'esprit.

— À la différence des historiens, les archéologues n'hésitent pas à se salir les mains.

— Les livres aussi sont poussiéreux...

— Je pourrais les nettoyer.

À ce moment précis, Agnes Martí comprit que le désespoir et la tristesse étaient en train de la rendre folle.

Elle prit subitement congé de la dame aux cheveux blancs et aux lunettes en écaille, puis dirigea ses pas vers la gare de Saint-Pancras. Bien que n'ayant pas d'attrance particulière pour les gares de chemin de fer, elle trouvait Saint-Pancras fascinante, avec ses briques vermillon, ses voûtes d'ogives et sa magnifique architecture. Dans les films de la saga *Harry Potter*, elle prêtait sa façade gothique à celle beaucoup moins attrayante de la gare voisine de King's Cross, et Agnes s'était souvent demandé pourquoi J.K. Rowling n'avait pas situé le quai 9 $\frac{3}{4}$, d'où partait l'express de Poudlard, à l'intérieur de Saint-Pancras.

Il y avait deux raisons pour lesquelles la jeune archéologue venait chercher refuge ici : la première était la statue de bronze du poète John Betjeman, située près de l'entrée principale, et la seconde était Jasmine, serveuse dans le salon de thé Fortnum & Mason, qui se trouvait à l'entrée des quais. Betjeman incarnait à la fois l'esprit de la liberté et la persévérance du cœur. Jasmine était sympathique et la réconfortait avec une tasse de thé Earl Grey agrémentée d'un nuage de lait et d'une part du meilleur *carrot cake* qui se faisait à Londres.

John Betjeman s'était battu bec et ongles pour la conservation de Saint-Pancras, lorsque les autorités avaient envisagé de la raser complètement, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Mais il avait tenu bon, répétant inlassablement que la gare était « beaucoup trop belle et romantique » pour laisser sa place à un cube de béton. Grâce à son opiniâtreté, le somptueux édifice avait survécu et constituait aujourd'hui l'un des fleurons du patrimoine architectural londonien.

La statue de Betjeman, œuvre de Martin Jennings, tenant son chapeau d'une main tandis qu'il rejetait la tête en arrière pour contempler la grandiose verrière, enchantait Agnes. Elle avait l'impression de voir un vieil ami. À ses pieds, gravé en rond, on pouvait lire un fragment d'un de ses poèmes, « *Winter Seascape*¹ » :

Here where the cliffs alone prevail.

I stand exultant, neutral, free,

And from the cushion of the gale.

Behold a huge consoling sea.

1. « Paysage marin d'hiver ».

Ayant salué en silence le poète, elle entra chez Fortnum & Mason. Elle alla s'asseoir au fond de la salle, là où l'on dressait des tables à l'heure du thé, même si, pour autant qu'elle avait pu en juger, les Londoniens prenaient le thé à toute heure de la journée. Au même instant, Jasmine, une grande femme noire, au regard vif et au sourire généreux, sortit de l'arrière-boutique. Ses traits s'illuminèrent lorsqu'elle aperçut Agnes. Elles avaient fait connaissance par l'intermédiaire d'une amie commune, et Jasmine avait proposé à Agnes de lui louer l'une des chambres de sa maison.

— Comme d'habitude ?

— Oui, s'il te plaît.

L'air abattu de sa cliente n'échappa pas à la serveuse, mais avant de lui en demander la raison, elle jugea préférable de lui apporter sa commande.

— Je me suis fait éconduire par la Shakespeare Society.

— Tu leur as parlé de Marlowe ?

— Je leur ai dit que j'étais archéologue et que je cherchais du travail.

Agnes remua son thé avec sa petite cuillère tandis qu'elle observait les délicates petites fleurs rose et vert qui ornaient la tasse de porcelaine.

— Si je ne trouve pas quelque chose rapidement, je vais devoir rentrer. Mes réserves s'épuisent à vue d'œil. J'étais loin de m'imaginer que ce serait aussi difficile.

— Pourquoi pensais-tu qu'il te serait plus facile de trouver du travail à Londres qu'à Barcelone ? demanda Jasmine.

— Parce que Londres est la cité des merveilles... et des musées.

— Ma chère Alice, sourit la serveuse, nous ne sommes pas dans le terrier du Lapin blanc.

— Je pourrais travailler ici, se surprit à dire Agnes à voix haute.

La décoration chaleureuse, les lambris de bois clair et l'éclairage raffiné, conjugués à l'arôme du thé fraîchement infusé, l'invitaient à se réfugier dans cette possibilité.

Jasmine secoua énergiquement la tête.

— Tu ne tiendrais pas une semaine.

— Je suis experte dans la reconstitution des pots cassés. Les tasses ici ne peuvent pas être bien différentes des poteries en terre sigillée.

Le manager, un grand maigre au teint pâle qui aurait pu faire la réclame pour des balais-brosses, fit signe à Jasmine d'aller servir un couple qui venait d'entrer. Agnes s'absorba dans la dégustation de son gâteau, tout en méditant sur la possibilité de se faire embaucher comme serveuse.

— Je viens d'avoir une idée, lança Jasmine quand elle s'en revint. Tu sais, quand je t'ai appelée Alice, tout à l'heure... Il y a un endroit qui pourrait...

— Le terrier du Lapin blanc ?

— Non, ici même, à Londres. Le quartier du Temple. Je crois que c'est exactement ce qu'il te faudrait pour chasser tes idées noires.

— Il y a beaucoup de musées et de sociétés historiques là-bas ?

— Non.

— Dans ce cas, je ne vois pas l'intérêt.

— Tu le verras quand tu y seras.

— Et qu'est-ce que je vais faire là-bas ? Contredire la Reine de Cœur jusqu'à ce qu'elle pique une crise de nerfs et me fasse couper la tête ?

Agnes soupira.

— Sérieusement, Jasmine, qu'est-ce que je vais trouver là-bas ?

— Tout dépend de ce que tu cherches.

En quittant Saint-Pancras, Agnes avait le cœur lourd et l'impression que la poussière ocre d'Oxyrhynque lui avait embrumé l'esprit le jour où elle avait eu l'idée d'émigrer. Mais avant d'acheter son billet de retour, elle allait tout de même suivre les conseils de Jasmine. Ce serait une façon élégante de faire ses adieux à cette ville extraordinaire.

Entre la rive de la Tamise et Fleet Street, non loin de Waterloo Bridge, s'étendent les verdoyants jardins de Middle Temple, et au-delà, tout un paisible dédale de ruelles et de placettes. Agnes était subjuguée par la beauté des parterres de fleurs et des grands arbres dont le feuillage se parait des couleurs d'automne, son pessimisme momentanément envolé. Lorsqu'elle passa sous la voûte de pierre qui marquait l'entrée du quartier du Temple, elle s'aperçut d'à quel point la City était différente de l'idée qu'elle s'en faisait. Cheminer parmi ces rues propres et silencieuses la réconcilia avec le monde. Elle avait lu dans un guide touristique que des juristes, et autres créatures prodigieuses, vivaient dans ces

maisons pittoresques regroupées autour de ces cours arborées.

Jasmine avait bien fait de lui suggérer de venir faire un tour ici. Cette petite enclave pleine de charme lui mettait du baume au cœur. Ignorant l'amoncellement de nuages roses qui plombaient le ciel, Agnes retrouva son esprit aventurier. Dans un élan de témérité, elle avait à trois reprises tenté de visiter l'église du Temple. En vain.

Elle se laissa tomber sur un banc de bois horriblement inconfortable et savoura le silence qui régnait dans le minuscule et ravissant jardin. Pour la première fois depuis longtemps, elle eut l'impression d'être Alice, perdue dans le labyrinthe. Elle ne ressentait aucune inquiétude ; simplement, elle ignorait où était la sortie. Pourquoi diable se mettait-il à pleuvoir justement le jour où elle, d'ordinaire si prévoyante, avait oublié de prendre son parapluie ?

Le soir, complice de la pluie, tomba rapidement. L'idée d'errer sans but dans la ville avait brusquement perdu son attrait. Agnes abandonna le banc et prit la direction du fleuve. Du moins l'espérait-elle. Elle était en train de se dire que la vie avait un sens de l'humour bien particulier quand elle se retrouva de nouveau sur le parvis de l'église. Elle revint sur ses pas, la pluie dégoulinant sur sa longue chevelure de princesse exilée, imprégnant son manteau et ses souliers jusqu'à les rendre informes.

Elle tourna au coin d'un immeuble de style édouardien et leva la tête pour lire le nom de la rue. Était-ce parce qu'elle avait de l'eau dans les yeux ? Toujours

est-il qu'une boutique à la devanture bleue lui apparut nimbée de brume comme dans un rêve. Une enseigne du même bleu, sur laquelle se détachaient des lettres blanches joliment calligraphiées, surmontait la vitrine brillamment éclairée.

— Moonlight Books, lut Agnes à voix haute.

Sans autre excuse que de s'abriter de la pluie qui tombait à verse, elle posa la main sur la poignée en forme de plume et entra dans la librairie.

Un carillon au tintement lugubre retentit au-dessus de sa tête, et elle frissonna dans son manteau trempé.